

Ces intellectuels qui veulent sortir du piège identitaire



Ils appartiennent à la droite libérale ou bien à la gauche radicale, ils sont sociaux-démocrates ou libéraux-libertaires, mais refusent d'être enfermés dans la querelle identitaire. Pourtant, à droite comme à gauche, la polarisation sur l'identité s'est largement imposée. Le premier ministre, Manuels Valls, l'assure : la présidentielle se jouera sur " *la bataille culturelle et identitaire* ". L'ex-chef de l'Etat Nicolas Sarkozy le proclame : l'identité " *sera bien l'un des tous premiers débats* ". C'est incontestable, les partisans de l'identité – heureuse ou malheureuse – ont gagné la bataille des idées.

Mais quelque chose est en train de changer. En philosophie comme en économie, une fronde intellectuelle conteste cette hégémonie. Une réfutation de la notion, un rejet de son obsession, un ras-le-bol vis-à-vis d'un débat qui tourne en rond. Le concept, tout d'abord, est largement déconstruit par une partie de la philosophie. L'identité, explique l'académicien Michel Serres, ce n'est pas l'appartenance, ce n'est pas la carte d'identité. Les confondre, c'est entrer dans " *la spirale du racisme* ". En un mot, résume-t-il, l'identité est " *une erreur logique et un crime politique* ". L'identité, ce n'est pas l'identification, explique le philosophe François Jullien, à savoir un modèle immuable qui permettrait à chacun de s'identifier, à partir de " racines ", chrétiennes ou païennes, islamiques ou laïques. " *L'identité culturelle n'existe pas* ", ose-t-il même déclarer, parce qu'elle est – comme l'histoire de France – en mutation permanente. Le fait de substituer le roman national à la question sociale, et l'ethnique à l'économique, est également vivement contesté.

Un renversement est même, sans doute, en train de s'opérer. Ainsi l'économiste Thomas Piketty démonte les ressorts de la ségrégation sociale au collège, délaissée par la gauche au pouvoir, afin de trouver les moyens de faire enfin progresser la mixité et endiguer les énormes disparités entre zones paupérisées et beaux quartiers (*Le Monde* du 6 septembre). Une façon de rappeler, loin des coups de menton des " républicanistes ", que ce sont les conditions matérielles d'existence qui déterminent la conscience. Et que les replis identitaires s'enracinent sans peine dans les endroits ségrégués. Ainsi l'essayiste de la droite libérale Guy Sorman appelle à sortir de " *l'horreur identitaire* ", loin des gauloiseries de la " Sarkozie

Impuissante à " changer la vie ", une partie des responsables politiques aurait donc effectué un habile tour de passe-passe idéologique avec ce glissement sémantique. Même tonalité du côté de la gauche radicale. Même volonté de ne plus avoir à choisir entre le marteau des " républicanistes " et l'enclume des " islamo-gauchistes ". Un refus que résume l'essayiste Matthieu Amiech d'une formule : " *Ni Causeur ni Crieur* ", qui signifie " ni Alain Finkielkraut ni Edwy Plenel ". Une assonance qui lui permet, explique-t-il, de refuser à la fois la ritournelle de la patrie en danger qui serait arc-boutée sur sa francité et la rhétorique anticapitaliste qui minorerait l'islamisme.

à droite comme à gauche

L'attitude " *décoloniale* " prônée par le parti des Indigènes de la République, qui remplace la lutte des classes par celle des " races ", fussent-elles qualifiées de " sociales ", est aussi rejetée par cette gauche traversée par les débats postcoloniaux. Directeur du *Monde diplomatique*, Serge Halimi a récemment et sévèrement critiqué sa porte-parole, Houria Bouteldja, auteur de *Les Blancs, les juifs et nous. Vers une politique de l'amour révolutionnaire* (La Fabrique, Paris, 2016) qui veut, écrit-il, " *subordonner* " toutes les luttes (de la domination sociale à la persécution des minorités sexuelles) " *au combat contre l'hégémonie "blanche"* " (*Le Monde diplomatique*, août 2016). Le rejet de la focalisation sur l'identité s'exprime donc à droite comme à gauche. Car, résume François Noudelmann, professeur à l'université Paris-VIII, " *l'identitarisme se pare autant des habits du conservatisme que du progressisme* ".

Mais les contempteurs de l'obsession identitaire n'oublient pas les conditions qui rendent possible sa prééminence ni la fonction qu'elle remplit dans un monde où la globalisation uniformise les villes et les modes de vie. Certains même, tel Raphaël Glucksmann, se lancent dans l'écriture d'un récit national progressiste afin de contrer " *le triomphe idéologique des réactionnaires* " en réhabilitant la notion – aujourd'hui ringardisée – de cosmopolitisme (*Notre France*, Allary, 260 p., 18,90 euros). Car, " *en s'imposant de façon hégémonique, - l'identité - a éclipsé la question de l'égalité* ", regrette Matthieu Quyet

dans la revue *Esprit* (n° 427, " L'avenir de la gauche ", septembre 2016).

Une partie des intellectuels se rebiffe donc contre l'identitarisme, sans pour autant " nier le réel ", à savoir le communautarisme. Car la réalité, c'est aussi la désespérance sociale et le vide doctrinal. La réalité, c'est l'impuissance de ces politiques reconduites à l'identique depuis des années. Et auxquelles ces intellectuels veulent opposer ce qu'ils considèrent être de véritables débats, loin des polémiques engendrées par la fabrication médiatique de tous ces leurre idéologiques.

Nicolas Truong

© Le Monde

◀ **article précédent**

Finissons-en avec l'horreur identitaire...

article suivant ▶

" Identité nationale ",...